

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Ou attendez-vous pour le faire ?
Frs 15.- au CCP 10-220 94-5

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

15 février 1990
paraît six fois par an
troisième année

“...si les pressentiments des poètes ont quelque vérité, je vivrai”

La littérature s'est de tout temps nourrie de l'inspiration d'autrui. Des *Fables* de La Fontaine (copie) à *La bicyclette bleue* (clone), les exemples sont innombrables. La pratique cependant ne donne pas toujours naissance à de purs chefs-d'œuvre d'inspiration : La Fontaine ne nous propose, en fin de compte, qu'une v.f. versifiée de la v.o. d'Esopé et Régine Desforges use des artifices de la théorie de la relativité littéraire restreinte pour téléporter dans la France de l'Occupation Scarlett O'Hara et Rhett Butler (1).

Le ventre du Procureur Poncius Pilatus

Certains pourtant parviennent, malgré une trame archiconnue, à faire percer leur génie propre. Le récit prend alors un goût particulier. A chaque détour de page, on se remémore l'original et l'apport du romancier n'en est que plus fort. C'est ce qui se passe avec *Le Maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov. Ce roman, longtemps interdit, par ordre de Staline lui-même comme il se doit (2), vaut à mon sens autant par le débarquement du Diable dans le Moscou des années 30, que par l'extraordinaire réécriture du récit des derniers jours de Jésus (3). Le plus mordant des athées admettra sans peine que le morceau est de choix et l'exercice périlleux. Boulgakov réussit à faire du récit de cette semaine, qui rythme encore notre calendrier (4), une histoire parfaitement laïque. Inversant le point de vue habituel, il met Pilate, et non Jésus, au centre du récit. Et c'est ainsi qu'on apprend que le Procureur avait un sérieux mal de ventre (gueule de bois ?) lorsqu'on lui

présenta, ce matin là, un agitateur juif du nom de Yéhoua Ha Nozri... (5).

Métamorphoses

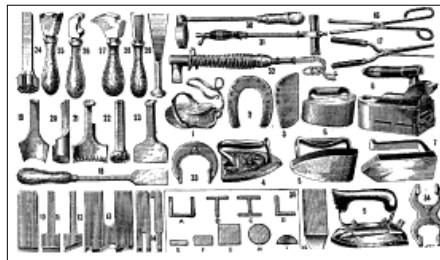
Christoph Ransmayr, avec *Le dernier des mondes*, suit les traces de Boulgakov. Sa source n'est pas une aussi épaisse tarte à la crème, mais presque : il a construit son récit autour des *Métamorphoses* d'Ovide. Les écoliers sont de moins en moins nombreux, je le sais, à devoir plancher sur la légende du Roi Midas (qui a des oreilles d'âne). Le trend éducatif de notre fin de millénaire pousse plutôt à la théorie des ensembles et à la résolution d'équations du second degré (6). Il reste cependant que plusieurs des récits d'Ovide peuplent notre vocabulaire et peut-être notre mémoire, d'Icare et Dédale à Echo et Crocus. L'idée d'Ovide est de rendre compte, depuis le début des temps, des changements de forme subis, de par la volonté des Dieux, par divers êtres vivants. Les premiers touchés sont les fils et petits-fils des Dieux eux-mêmes, nymphes et créatures d'essences diverses puis, enfin, les hommes. Certains sont changés en fleurs (Narcisse, Crocus), d'autres en oiseaux (Cygnus) et on descend ainsi vers Jules César, emporté vers le ciel, dans la meilleure tradition romaine, avant son assassinat (7). On passe donc du récit légendaire à la flagornerie politique la plus basse. Ovide abandonnant la poésie pour le politique flatte Auguste (fison topographique de Jules C.). En pure perte, d'ailleurs : l'Empereur, qui avait un fichu caractère et même pire que ça (*adulescentulus carnifex*, disent certains chroniqueurs) l'a en-

voyé en exil dans ce qui était à l'époque le fondement de l'univers connu des hommes : Tomes, au bord de la Mer Noire. La cité a connu depuis d'autres visiteurs et a accueilli, sous son appellation de Costanza, un dénommé Marchais, Georges, ex-mécanicien chez Messerschmitt (mécanique de précision) et toujours leader d'un groupuscule politique relativement obscur, désireux de présenter son meilleur bronzage aux masses travailleuses. Faut-il en dire plus ?

Exil...

Cet exil fournit à Ransmayr la toile de fond de son récit. Dans Tomes délabrée, un ami cherche le poète. Il ne le trouve pas, mais le rencontre cependant à chaque coin de rue. La ville est peuplée de ses créatures : Echo maîtresse muette des vachers montagnards, Térée le Boucher, Jupiter lui-même (un personnage du carnaval de Tomes), Arachné incomparable tisseuse sourde et muette... La ville elle-même est un centre métallurgique et minier et ramène à la légende des quatre âges, d'or, d'argent, de bronze et de fer. L'âge du fer voit les hommes fouiller la terre pour lui arracher ses richesses : «*Le fer maléfaisant en sort et plus maléfaisant encore que lui, l'or. Avec eux sort aussi la guerre, qui use de l'un et de l'autre pour combattre*». La violence règne : «*On vit de rapt; l'hôte n'est pas en sécurité auprès de son hôte (...)* l'époux est une menace pour la vie de son épouse (...) *les redoutables marâtres mêlent aux breuvages les livides poisons*».

Le Dernier des mondes est le dernier des âges : le meurtre et la violence structurent le récit,



Le dernier des âges : l'âge du fer

et les amours sans espoir, les mensonges et l'abandon. Ransmayr, usant avec une discrétion de virtuose de l'anachronisme (le Cirque Maxime est équipé d'escaliers roulants à cellules photoélectriques), laisse les latinistes en herbe croire que la poésie d'Ovide n'est que magie charmante. Il en fait une lecture dure, sans merci, parfaitement adéquate et accompli ainsi la prophétie-cliché du poète dans son épilogue : «*...je vivrai*». J.-C.B.

Mikhaïl Boulgakov
Le Maître et Marguerite
Livre de Poche, pas cher
Dieu (?)
La Bible
Multiples éditions, de la Pléiade aux Gédéons, beaucoup de pages, pas toujours gratuit
Christoph Ransmayr
Le dernier des mondes
Flammarion, 1989, 252 p., Frs 27.10
Ovide (P. Ovidius Nason)
Les métamorphoses
G.F., 1966, 503 p., pas cher

- (1) Elle n'a heureusement pas traduit les patronymes : que faire d'un Jean Maître-d'Hôtel ?
- (2) On remarquera que la vision d'un Staline tout puissant, qui châtie sans trembler le moindre des dévants, et surveille d'un même regard froncé, forcément froncé, Trotsky et ses lapins mexicains, les généraux de son état-major, l'avancement de la «Science Proletarienne», le tirage de la Pravda, les symphonies de Chostakovitch, l'ensemble de la

- production littéraire russe, la mise en place de son *glacis* occidental, et j'en passe, rassemble dans une unanimité intéressante les staliniens pur sucre et les anticomunistes les plus féroces. Etomant, non?
- (3) Pour le texte original, vous voudrez bien vous référer à votre bible de mariage (hin, hin) ou sinon à celle que vous avez reçue à votre première communion (version catho. ho, ho) ou confirmation (version calviniste, hé, hé).
 - (4) Mais quand diable tombent les vacances de Pâques cette année?
 - (5) A mon avis, c'est cette rupture de point de vue qui a fait interdire Boulgakov : Staline, élevé chez des religieux, ne pouvait admettre un tel blasphème dans une Russie encore largement christianisée (sur cette vision de l'Histoire, et le rôle du PPP dans la littérature, voir note supra...).
 - (6) Ce qui donne aux enseignants de mathématiques et de physique une arrogance pédagogique rare et aux élèves une configuration d'esprit tristement hypothético-déductif.
 - (7) «Beware the Ides of March!» J. Ceasar. Act I, Sc. 2.

«Une partie des écoles a été offerte par l'entreprise, et nos contributions ont favorisé la construction de stades, de salles de fêtes, que ce soit la commune qui l'ait décidé, à partir d'impôts confortables, ou de certains dons, mais on ne va pas entrer dans les détails car nous n'avons pas cette mentalité paternaliste. (...) Quand on m'a proposé la commune après mon père, je leur ai dit : "Maintenant, vous êtes suffisamment formés, vous avez des gens compétents pour assumer ces charges."»

Ch. Burrus, tabagiste à Boncourt in *Construire*, 6 décembre 1989

Une vraie patriote nous envoie : «La défense du pays est intimement liée à la volonté de procréer de la femme et d'accepter, comme l'homme, un sacrifice à but social. L'un consacrera quelque 400 jours à la défense du territoire, l'autre neuf mois pour une grossesse et une vie pour élever la famille. Défense et maternité forment un dipôle stable.»

H. Siegenthaler en courrier des lecteurs de la *Gazette de Lausanne*, 11 décembre 1989

Un lecteur du bout des ondes nous fait parvenir : «Nous affirmons ici notre volonté de conserver cette attitude ouverte

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 204
1000 Lausanne 9

Abonnement :
Frs 15.-
au CCP 10-220 94-5
Prix au n° : Fr 3.-

Collaboreront à ce numéro :
J.-C. Bourquin
A. Clavier
J.-J. Marmier
C. Pahud
C. Suillot
J.-P. Tabin
M. Théralaz



à un monde en rapide évolution, tout en maintenant nos racines classiques, fondement de notre civilisation, par lesquelles une sève chargée d'humanisme enthousiaste permettra aux forces nouvelles de s'épanouir.»

Pierre Cevey, Conseiller d'Etat in *Perspectives*, n° 6/1989

Un lecteur fortuné a découvert : «Quels événements vous ont marqué au cours de cette décennie? - C'est d'abord la lambada... Ensuite, le fait que les soixante-huitards sont maintenant au pouvoir. Il est donc très bon que nous, les vieux de 68, soyons la cible de la contestation. Cela devrait prévenir l'encreusement.»

Klaus Jenny, directeur général de Crédit Suisse Holding in *Le Matin*, 2 janvier 1990



Résultats complets et commentaires des Champignac 89 en page 4

Les compiotres ont-ils une conscience morale ?

C'est une histoire vécut : un baba de Berkeley repère un mystérieux visiteur dans le réseau informatique de son laboratoire. Tapi au fond d'un de ses Vax, il va suivre à la trace l'intrus, qui fouine régulièrement dans les ordinateurs militaires américains. Ces explorations se termineront quelque part autour de l'Alexanderplatz, par un contact avec la Stasi (1) et une arrestation subaquatique.

Aspect technique : c'est parfois tortueux pour le profane, certainement enfantin pour des spécialistes, on y apprend



De droite à gauche : l'auteur et son héros, à moins que ce ne soit l'inverse...

tout de même quelques aspects des réseaux et des techniques de protection. La vieille fascination du «chiffre» de toutes les guerres prend ici l'aspect de la chasse aux mots de passe et aux algorithmes d'encryptage.

Aspect militaire : la facilité avec laquelle certaines données sont obtenues est proprement stupéfiante, comme l'est l'inertie apparente des «organismes à trois lettres» responsables de la sécurité des Etats-Unis.

Aspect ethnologique : tous les rites folkloriques américains sont réunis : décalage horaire, four à micro-ondes (2), dinde, milk-shake aux fraises, ... etc.

Aspect politique : une condamnation moralisatrice et benête des pirates et des virus : «Le piratage nous oblige à adopter des dispositifs de verrouillage et de sécurité compliqués, ce qui entrave la liberté de communication de usagers lé-

gitimes.» Suit un plaidoyer pour l'ouverture maximale des communications : «L'ordinateur est un dénominateur commun qui ignore les frontières intellectuelles, politiques ou bureaucratiques.» C'est à peu près aussi crédible, perspicace et efficace qu'une condamnation de la Guépéou par le Saint-Siège dans les années vingt. Voilà bien un énième avatar de l'idéologie : les micro-ordinateurs, c'est la communication; et la communication, c'est la liberté.

Aspect poétique : les «nids de coucou» et autres «chevaux de Troie» glissés dans les banques de données sont des trouvailles qui ne peuvent que faire décoller les vrais rêveurs. Les intrusions, fréquentes et gratuites - on pirate même les crédits informatiques - par dessus l'Atlantique, via satellites, téléphones et réseaux, sont une magnifique invitation au voyage, onirique bien sûr.



Clifford Stoll
Le nid du coucou
Albin Michel, 1989, 321 p., Frs 36.40

- (1) Mais les services secrets est-allemands n'étaient pas à l'origine des intrusions : les pirates, issus des autonomes de RFA, essayaient de vendre leurs trouvailles. Remarquable continuité dans l'utilisation révolutionnaire des techniques modernes par certains courants anarchistes aux confins de la trauanderie et de la politique : Bonnot et l'Automobile, le Chaos Computer Club de Hambourg et les ordinateurs, qu'en fut-il du téléphone ?
- (2) L'auteur y met sécher ses baskets, ce qui induit de sérieux doutes sur ses capacités comme informaticien, mais il est astronome de formation...

(Publicité)

Sciences sociales
Tiers-Monde
Littérature
Théâtre
BD - polar
à la

commandes rapides
10% étudiants

Librairie
Basta !!!
Petit-Rocher 4
1003 Lausanne
Tél. 25 52 34

A la recherche de l'émotion perdue

On savait qu'elle n'était pas sans risques. Certains sont même allés jusqu'à prétendre qu'elle pouvait rendre sourd. Mais a-t-on vraiment tout dit sur les plaisirs et les dangers qu'elle engendre ? Dans son deuxième roman, publié quelque peu à l'écart des conventicules littéraires, Christian Gailly nous incline à penser que la musique appartiendrait plutôt au domaine de l'ineffable.

Un soir d'hiver, alors qu'il écoute la radio la couette remontée jusqu'au menton, la beauté vient le surprendre sous les traits de la dernière œuvre instrumentale achevée par Mozart, K.622, un concerto pour clarinette en La majeur. L'émotion ressentie est si intense, si extrême, qu'il va employer toute son énergie à essayer de la faire renaître, tâche dont il doute cependant d'être capable de l'opportunité. «*Les conditions de l'émotion ne sont pas l'émotion, les conditions de l'émotion ne sont que le décor de l'émotion, et s'il est possible, toujours possible de reproduire le décor extérieur, le décor intérieur, lui n'est pas reproductible, il change à vue... Je me demande si j'ai bien fait de noter les références, je me demande si je n'aurais pas mieux fait de me contenter du souvenir de mon émotion, la laisser mourir de sa belle mort. Au lieu de ça je me suis mis en tête de retrouver l'enregistrement comme ceux qui prennent des photos de leurs souvenirs, avant de se souvenir, je veux dire pour se souvenir, revoir ce qu'ils ont vu alors que tout est perdu. J'ai fait des photos pendant des années jusqu'au jour où je me suis rendu compte qu'elles me faisaient tout oublier, j'empêchais la mémoire de faire son travail, de faire son deuil des choses, je l'empêchais de fonctionner.*»

Puis un jour, apprenant que le concerto va être joué à Paris, il décide d'y aller. Incapable de renoncer, il s'obstine et part à la recherche de l'émotion perdue. Entre humour et désespérance commence alors le parcours du combattant. Le choix du costume, la location du billet ne vont pas sans de multiples et burlesques complications. Et lorsque, enfin, il assiste au concert, il comprend que l'émotion est morte, qu'elle ne renaîtra jamais. Une autre pourtant prendra vie de la rencontre insolite d'une femme à

qui lui demandera : «*Tirez-moi de moi-même*», évitant par-là de justesse que ne s'accomplisse l'anathème de Cioran : «*N'avoir rien accompli et mourir en surmené*».

La musique adoucit les heurts

Les romans de Christian Gailly s'inscrivent dans la lignée de «*jeunes*» auteurs des éditions de Minuit tels Oster, Toussaint, Deville, Echenoz et Belletto, même si ce dernier publié chez Hachette. Héros, narrateur, personnages en voient de toutes les couleurs, et la musique, le cinéma, les objets ne participent pas que du décor.

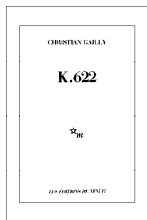
Comment se convaincre d'une valeur intrinsèque lorsqu'on a perdu le regard de l'Autre ? Comment ne pas sombrer, pour conjurer l'angoisse, dans le solipsisme le plus exacerbé ? Comment ne pas chercher à tout prix un flux d'émotions pour se prouver qu'on existe, pour ne pas se réifier, et en même temps essayer de se protéger de ces mêmes émotions qui parfois vous anéantissent ? Heureusement, la musique est là pour adoucir les heurts d'un monde où la communication est avant tout logorrhéique. Et le mot est presque aussi laid que la chose. Elle seule nous parle. «*La musique parle en se taisant et moi j'écris mon découpage de ne pouvoir traduire ce qu'elle dit. La musique provoque, évoque surtout des sentiments, mais ce ne sont que des ombres, des âmes perdues dans les limbes de la mémoire, des accents, des inflexions, des voix, mais des voix qui parlent sans rien dire, qui me restituent des intentions, des courages, des volontés, des renoncements, des victoires, des échecs évidemment, ça ne manque pas, des passions, des joies, des douleurs, des cris pourquoi pas ? Tout ce que j'ai éprouvé sans jamais pouvoir le traduire.*» Et là encore Gailly rejoint Cioran qui, toujours dans *Aveux et Anathèmes*, écrit : «*Il n'est que la musique pour créer une complicité indestructible entre deux êtres. Une passion est périssable, elle se dégrade comme tout ce qui participe de la vie, alors que la musique est d'une essence supérieure à la vie et, bien entendu, à la mort.*»

Dès lors, refusant la remarque de Wittgenstein : «*Ce dont*

on ne peut parler, il faut le taire», Gailly s'acharne à prendre la plume. Ecrire, c'est surtout pour lui le plaisir d'être tenu sous un regard. Rien de vraiment important si ce n'est que, par la représentation microscopique de faits familiaux qui passent le plus souvent inaperçus, Gailly nous contraint, tout en connivence furtive et en sourires, à une espèce de questionnement philosophique. On n'a rien à dire, si ce n'est que l'on est avec tout ce que cela comporte de sublime et de sordide. Et s'il donne de ses nouvelles, c'est aussi parce que comme Cioran, mais en moins amer tout de même, il pense peut-être que la vérité réside dans le drame individuel et que c'est en s'occupant de soi-même que l'on peut tenter de rejoindre l'essence des autres. Ne nous y trompons pas, il ne s'agit nullement d'une forme d'individualisme égoïste (on est évidemment plus proche ici de Beckett que de Balzac), mais bien plutôt d'un individu anonyme tentant sporadiquement de retrouver son identité existentielle. En outre, chercher à comprendre la structure intime de son être ou celle de la matière, ne va pas sans quelque ressemblance. Les physiiciens ne s'y sont pas trompés eux qui, lorsqu'ils ont découvert les quarks, ces particules les plus élémentaires connues à ce jour, ont compris que «*toute découverte dans l'univers de l'infiniment petit a des conséquences directes sur notre connaissance de l'infiniment grand, sur l'origine et le destin de notre univers.*» (1)

Il serait erroné de raconter K.622 par le menu. Laissons à Gailly le soin de nous montrer le chemin de ses émotions. Ce court roman est à déguster, comme le concerto du même nom (2), sans interruption.

M. T.



Christian Gailly
K.622
Minuit, 1989, 125 p., Frs 14,80
Dit-il
Minuit, 1987, 191 p., Frs 19,90

(1) J.-P. Batton et G. Cohen-Tanoudji, *L'horizon des particules*, Gallimard.

(2) Une version à la faveur de Gailly, celle interprétée par l'orchestre de Cleveland avec Robert Marcellus à la clarinette, direction George Szell (CBS).



Dans le prochain numéro : bilan de la mise en vente de morceaux de l'authentique Rideau de Fer.

Irving court...

De notre correspondant à Paris

Qu'on n'aille pas croire que John Irving se consacre dorénavant uniquement à la course à pied, son sport personnel est la lutte libre (si, si). En fait il s'est mis à un genre plutôt négligé dans la littérature francophone, mais fort apprécié dans le monde anglo-saxon : la nouvelle. *The Swimming-pool Warrior & Other Short Stories* (titre français : *Les filtres de Lew Alcindor*) est en effet le premier recueil d'histoires courtes d'un auteur qui s'était signalé jusque-là par des récits plutôt longs, du *Monde selon Garp* à *Une prière pour Owen*.



Nous sommes quelques-uns à retrouver chez Irving des récurrences parfois terrifiantes dans des récits à tiroirs, lisibles à plusieurs degrés, critiques des travers les plus patents des Etats-Unis contemporains (obsession du corps, violence) avec un sens du spectaculaire qui ne se dément pas. J'ai longtemps pensé que le génie propre et les ressorts des textes d'Irving exigeaient de longs récits. La parution de *Lew Alcindor*... m'a totalement détrompé. Ces six récits, qui n'excèdent jamais trente-cinq pages, proposent en effet un concentré du savoir-faire de l'écrivain.

La pire des choses que puisse

faire une critique de cinéma ou littéraire est de résumer ce qu'il a lu, frustrant le lecteur d'une découverte autonome («*c'est le médecin qui l'a tué*»). L'écueil est d'autant plus difficile à éviter lorsqu'il s'agit de rendre compte de textes courts. Je ne parlerai donc brièvement que de la première nouvelle du recueil, celle qui lui donne son nom.

Que d'eau, que d'eau...

Le décor en est, classiquement, un collège de la Nouvelle-Angleterre dans lequel Lew Alcindor, fils adolescent du concierge (ancien vendeur de machines à laver le linge et de voitures d'occasion, veuf, chômeur et recyclé), est chargé de l'entretien de la piscine. Chaque soir, il a la responsabilité du dosage des produits chimiques destinés à maintenir l'eau claire, mais aussi du rangement des palmes et du matériel des équipes de natation. Le goût du bizarre d'Irving le pousse à nous parler non d'un banal groupe de nageurs qui pourraient tout aussi bien être (est-)allemands, mais d'un collège fameux pour ses performances de natation en *snorkel* (qui se pratique avec palmes). L'atmosphère touffue de la piscine couverte est le point de contact d'Alcindor avec le monde. Il y rédige des fables qu'il tente en vain de vendre aux rejetons des enseignants (comme dans *Garp*, il ne recueille que du mépris de leur

part) et c'est dans la vapeur sortant à grandes bouffées des douches qu'il sera la victime d'un viol collectif de la part des nageurs et des nageuses. L'histoire se termine évidemment de manière tragique, mais non sans moralité (ce qui est la marque de la production la plus récente d'Irving, si on se souvient de la fin d'*Owen*).

Le distingué lecteur aura compris qu'on trouve Irving au mieux de sa forme, tirant le maximum des contraintes techniques du récit court, sans abdiquer une once de son originalité et de son goût pour les symboles (le manuscrit se gonflant, puis s'effaçant sous l'effet de la vapeur). Un ouvrage qui satisfera autant ceux qui depuis *Garp* suivent l'auteur pas à pas, que les néophytes (y en a-t-il ?) qui trouveront là la meilleure des entrées dans son monde.

J.-C. B.

NB : Pour le plaisir des yeux et de l'esprit de certains lecteurs(trices), cet article a été volontairement privé de tout appareil de notes (malgré les dé-mangeaisons de l'auteur).



John Irving
Les filtres de Lew Alcindor
Nouvelles traduites de l'américain par Cécile Blanot, honorablement Seuil, 1989, 201 p., Frs 26,80
En anglais :
The Swimming-pool Warrior & Other Short Stories
Bloomsbury, 1989, 213 p., £ 14,70

Romans noirs en Apartheid

L'arrivée du nouveau prix trunche soulève rarement mon enthousiasme, je m'en excuse. Découvrir un nouveau maître du polar est par contre bien plus réjouissant. Celui que je m'apprete à encenser devant vos yeux émerveillés répond au doux nom de Wessel Ebersohn. Il est Sud-Africain et blanc.

Yudel Gordon, le héros qu'il lâche dans l'arène, est juif évidemment. Il est psychiatre et attaché à l'autorité judiciaire. Disons d'emblée que, dans les milieux blancs sud-africains, l'œuvre complète de Freud semble plus performante que la loupe de Sherlock Holmes pour traquer les assassins. Voilà des personnages peu courants : un épicier paranoïaque cachant ses doigts qui se nécrosent dans des étuis de cuir, un fils de politicien sadique et incestueux, quelques nazillons, des flics immondes, d'immondes flics nazillons...

c'est plus sûr). Les blancs portent tous les stigmates de leur société mortifère. L'injustice qu'ils maintiennent leur revient en boomerang et les marque au fer rouge. Notre héros non plus n'est pas indenne, assistant à une séance de torture sur une jeune fille qu'il vient de rencontrer, il en supporte beaucoup trop avant d'intervenir, très mollement d'ailleurs. De toutes ces cicatrices purulentes l'auteur dresse l'inventaire horrifique, rarement le roman policier n'aura porté aussi fort la critique sociale.

Ses livres sont interdits en Afrique du Sud, lui-même a son lot de «*tracasseries*» quotidiennes. Et vous, vous n'avez certainement plus de compte dans les banques qui contribuent à fournir la matière première de tels romans !

C. P.
Wessel Ebersohn
La nuit divisée
Crapulel, 1989, 222 p., Frs 24,10
Coin perdu pour mourir
Crapulel, 1989, 189 p., Frs 24,10

(Annonces)

Expositions

Marc MORET
Ame à corps

vernissage vendredi 23 février
jusqu'au 24 mars

Galerie Basta
Petit-Rocher 4, 1004 Lausanne

Du lundi au samedi de 13h30 à 19h00



Toqué, le Chef

ANANAS CON CARNE

Saisissez-vous d'un bon couteau, bien aiguisé, et tranchez vivement un ananas en quatre morceaux, approximativement égaux pour ne pas faire de jaloux. Détaillez de façon à ce que, posé sur sa tranche, le quartier d'ananas présente des petits tronçons pré-découpés et alignés de façon déco-

orative. Ainsi, si le goût du plat ne convient pas à vos convives, trouveront-ils au moins que vous avez bon goût. Réservez sur des assiettes, au four, à 100 degrés.

Faites rôtir vivement env. 150 g par personne d'emblée de poulet (fédéral si possible). Lorsque la viande a rendu son jus (volatiles, comme il se doit) et pris un joli couleur, verser un peu de crème, et réchauffez jusqu'à ce que cela ne cuise pas. Salez, poivrez et rectifiez votre tenue.

Verser cette mixture sur les quartiers d'ananas et jetez, d'un geste souple, un peu de grenade sur le tout (c'est rouge et mignon). La grenade est un fruit qui se péle et dont on ne mange que les petits grains qui en forment l'intérieur (comme le ministère).

Et c'est ainsi qu'on fait tout un plat avec un ananas.

Le Maître-coq

Éloge de la bâtardise ?

UN spectre hante l'Europe : l'Islam. Avec la montée en puissance de l'intégrisme dont l'Occident, faute d'avoir su discerner dans les pays musulmans les vecteurs d'aspirations démocratiques et laïques, endosse une lourde responsabilité, la fascination-répulsion pour ce rival qui nous toise resurgit. Dans cette optique, l'ouvrage que vient de consacrer aux «renégats» (c'est-à-dire aux chrétiens passés à l'Islam entre 1500 et 1700) un couple d'universitaires hispanisants nous retient particulièrement.

Bibliographie détaillée, illustrations commentées, cartes, chronologie, tableaux statistiques à multiples entrées... le livre est doté d'un impressionnant appareil critique. Néanmoins, il se dévore et fournit ample matière à l'imagination romanesque, sans pour autant trahir la rigueur inhérente à toute étude historiographique sérieuse, tant les événements ou les personnages qu'il relate peuvent pincer en nous la fibre héroïque, tragique ou sentimentale.

Les sources en sont les archives des tribunaux du Saint-Office (lisez l'Inquisition), principalement d'Espagne et d'Italie, qui jugeaient les renégats repris ou revenus «volontairement» en Chrétienté. Echapent donc à l'enquête l'écrasante majorité des renégats, morts en terre d'Islam, ainsi que ceux des rentrés volontaires (notamment les réformés) qui ne se présentèrent pas devant l'Inquisition. La barrière de langue exclut également les archives ottomanes. Toutes limitations dont les auteurs nous avertissement dûment.

Leur méthode consiste à combiner *histoire sérieuse et études de cas*. La présentation d'épisodes singuliers donne chair à l'ouvrage et permet d'entrer de plain-pied dans les procédures inquisitoriales. L'étude sérieuse s'avère indispensable pour traiter rigoureusement un problème de masse (qui au-

Noire et en Méditerranée orientale. Quant aux régences barbaresques du Maghreb, bienôt renforcées par les Morisques expulsés d'Espagne, elles écument avec audace la Méditerranée occidentale et jusqu'aux côtes atlantiques (sous la conduite d'un renégat flamand, un équipage «berbère» pille même Reykjavik en 1627 !)

De ces renégats, Ibériques et Italiens forment les gros bataillons. Mais on compte aussi parmi eux, outre les peuplades russes régulièrement razzées par les Tartares et les populations balkaniques directement soumises au Sultan, des Français, des Anglais, des Flamands.

Ne nous berçons pas d'illusions : il s'agit toujours, au départ du moins, d'une histoire subie. On est fait ou l'on se fait «turc» parce qu'on est un enfant de la *devchirmé*, ou qu'on a été razzé, ou pour échapper à la chiourme, ou parce qu'on a laissé des dettes en Chrétienté, ou encore à la suite d'une rixe mortelle avec un «More» ou d'une fornication avec une femme du pays. Mais le *corpus* étudié, quoique uniquement représentatif des renégats rentrés ou repris (interdisant par conséquent de quantifier accomplissements et échecs), montre de nombreux cas d'insertion réussie. D'autant plus que si les musulmans razzient quiconque leur tombe sous le

kaniques, le pouvoir ottoman ratisse annuellement un quota d'enfants robustes de familles chrétiennes. Ceux-ci sont ensuite soumis à une formation longue et rigoureuse. Sans famille, sans lien de parenté entre eux ni avec le peuple environnant, ils appartiennent désormais au prince à qui ils doivent tout (1). Mais on découvre que les familles ne s'opposaient pas toujours à ce ramassage des déchargeait de bouches à nourrir et offrait à leurs rejetons, devenus musulmans, l'espoir d'accéder à de hauts emplois dans l'armée (janissaires), l'administration ou la politique.

Des sociétés ouvertes

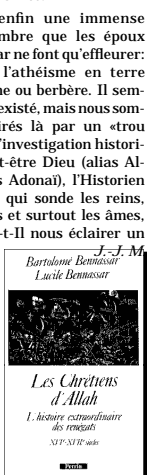
Plus intéressants pour nous, parce que porteurs d'une authentique modernité, les renégats des régences barbaresques. Nos chercheurs, qui explorent ici un domaine jusqu'alors trop méconnu, soulignent avec éloquence «la nature très particulière de l'Islam méditerranéen aux XVI^e et XVII^e siècles, carrefour de peuples, synergie d'hommes nouveaux en rupture avec leur pays d'origine». Alger, Tunis, Bizerte et à un degré moindre le Maroc constituaient des sociétés encore en expansion où s'étaient regroupées de véritables «internationales». Des humbles de toutes provenances y trouvèrent des chances de promotion qu'ils ne rencontreraient nulle part ailleurs. Ainsi des paysans d'Anatolie ou de Grèce transplantés en Afrique du Nord comme janissaires (toujours en vertu du principe que cette milice devait être étrangère au pays !). Ainsi, surtout, d'enfants ou d'adolescents européens razzés par les barbaresques, puis adoptés et intégrés dans les élites dirigeantes. On les trouve fortement représentés parmi les *alcaldes* (administrateurs civils) et, plus encore, dans les puissantes *raïfas* (corporations) de *raïfs* (corsaires) qui firent pendant deux siècles la prospérité du littoral «berbère». Ils négociaient quasi d'égal à égal avec le Sultan les termes de leur soumission à la Sublime Porte et dirigeaient de véritables entreprises de course où chacun, le salariat étant éliminé, est intéressé aux profits des opérations lancées sur le pourtour chrétien de la Méditerranée. Le plus troublant, chez ces musulmans polyglottes, est que cet engagement au «service d'Allah» n'abolissait pas les appartenances nationales. On distinguait chez eux des «filiales» (corse, ferraraise, canarienne, etc.) ; ils pratiquaient volontiers l'endogamie et allaient même, quoique parfaitement intégrés, jusqu'à faire enregistrer leurs mariages devant le représentant de la France en Berbérie, comme pour manifester par là une double appartenance ! De plus, lorsqu'ils possédaient une famille «de l'autre côté», ils conservaient des liens avec elle, n'hésitant pas à l'aider financièrement grâce aux profits dégagés par cette course qu'ils conduisaient si efficacement contre les chrétiens !

Les voies du salut

Cette «trahison» déconnaît les polémistes chrétiens de l'époque. Ils insistent bien sûr sur l'attrait diabolique que le monde musulman d'alors, où régnait une incontestable li-

bert sexuelle, pouvait exercer sur des âmes «corrompues»(2). Mais, surtout, les juges inquisiteurs se préoccupent, avant d'expédier le plus souvent leurs justiciables soit à la mort soit sur les galères chrétiennes toujours en manque de bras, de savoir si le reniement est d'*intention*, c'est-à-dire si les renégats ont sincèrement cru pouvoir réaliser leur salut dans le mahométisme. Sur cette question, les interrogés souvent se dérobent — on comprend bien pourquoi — ou préfèrent maintenir la fiction qu'ils seraient «Turcs» de naissance et non de profession. Mais certains, parmi lesquels des chrétiens non renégats délivrés par la course chrétienne et qui se sont frottés aux controverses théologiques sur les places berbères, ne reculent pas à affirmer que le More ou le Juif aussi bien que le Chrétien peut faire son salut dans sa foi. Affirmation de l'unicité de Dieu et récusation corrélatrice de la Trinité, de l'Incarnation et de l'Eucharistie comme entachées d'anthropomorphisme, scepticisme sur la virginité de Marie et dérision du culte des images, refus des sacrements (notamment de la confession : comment un pécheur pourrait-il absoudre un autre pécheur ?), on devine que sur toutes ces questions l'Islam pouvait offrir une synthèse plus satisfaisante pour l'esprit que le catholicisme, ce déroulant amalgame de judaïsme dévoyé et de paganisme mal digéré. Le paradoxe voudra que ces âmes fortes, avant-courrières d'une vision moins provinciale de l'homme et du droit, pour chacun, de choisir souverainement les voies de son salut spirituel, soient, quoique n'ayant jamais renié formellement leur foi d'origine, suppliciées par ordre du Saint-Office.

Reste enfin une immense zone d'ombre que les époux Bennassar ne font qu'effleurer : celle de l'athéisme en terre chrétienne ou berbère. Il semble avoir existé, mais nous sommes aspirés là par un «trou noir» de l'investigation historique. Peut-être Dieu (alias Allah, alias Adonaï), l'Historien Suprême qui sonde les reins, les cœurs et surtout les âmes, daignera-t-il nous éclairer un jour...



Bartolomé et Lucile Bennassar
Les Chrétiens d'Allah
L'histoire extraordinaire des renégats
XVI^e - XVII^e siècles
Perrin, 1989, 493 p., Frs 45.30

(1) Méthode éprouvée que feu Ceaucescu avait restaurée avec bonheur, puisque, apprenons-nous par un entretien accordé à *Libération* du 23 décembre 1989 par Liviu Turcu (1), transjuge de la *Securitate*, il recrutait une partie de ses futurs sbires dans les orphelins.

(2) Nous découvrons même — ô divine surprise ! — que la femme y disposait d'une liberté de décision insoupçonnée : le cas est fréquent où une «Moreque» devenue veuve épouse son esclave chrétien, à la seule condition qu'il se convertisse, sans que personne, parmi les musulmans de souche, y trouve à redire.

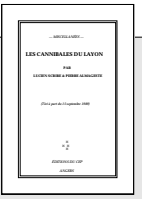
Notre feuilleton :

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique suivante.

Notre dernière édition contenait l'exégèse d'un ouvrage théologique imaginaire : *Les cannibales du Layon* On attend encore une réaction indignée du Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi...



Comment dire «prout» en finnois ?

Quoi de plus naturel qu'une onomatopée ? Le cri d'un animal, le crépitement d'une mitrailleuse, le hurlement qui suit le coup de marteau funeste sont retranscrits dans le langage tels qu'on les entend. Et bien non. Là encore, le langage apparaît comme une construction humaine, donc variant selon les sociétés. Une illusion naturaliste de plus qui s'envole avec ce Petit Point des éditions du Seuil.

Au travers de quelques dessins et de tableaux comparatifs, cet opuscule nous offre un panorama des onomatopées européennes, sans aucun commentaire (donc lisible de Gibraltar au cap Nord).

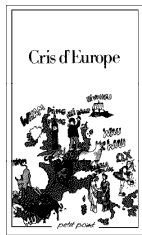
L'appareil de photo fait «clic», un point c'est tout, de l'Irlande à la Turquie... Mais non, il y a des exceptions : «clip» en allemand et en danois, «clac» en hongrois et en tchèque, «pstryk» en polonais, «chtch-rac» en russe et «chtchliol» en bulgare. Le réveil fait «tic-tac» partout... sauf en Irlande et en Grande-Bretagne («clic-cloc»). Et ainsi de suite...

Les vrais amateurs regretteront que seules les langues d'états soient ici prises en compte, exit donc le basque et

le yiddish, pour ne citer que celles-là. La délimitation européenne (avec l'inévitable et rituelle invocation au Grand-Marché) crée une illusion de relative homogénéité du fait de la parenté et du long voisinage de nombreuses langues. Des idiomes plus exotiques auraient encore accru le contraste. Plus ennuyeux est le parti de ne reproduire que la graphie d'origine, sans l'accompagner d'une transcription phonétique : comment diable prononce-t-on «slü» («atchoum !») en gallois ?

«Prout» se dit «pruts» en finnois. Déception ?

C. S.



Pierre Gay et Agnès Rosenstiehl
Cris d'Europe
Seuil, quelques pages, Frs 10.80

Publicité mensongère

S'insinuant dans votre organe auditif, la rumeur atteint un jour votre cerveau : Barilier (vous aimez certains de ses romans et vous lui trouvez une belle plume) a écrit un pamphlet sur le milieu littéraire romand. Ô joie, un pamphlet, un pamphlet... En échange d'une somme modeste, le gérant de la meilleure librairie de la ville accepte de vous céder un précieux exemplaire de la prose barilérienne. Vous rentrez chez vous, fauteuil douillet et petite bière, vous ouvrez le livre, impatient d'éclats de rire féroces. Et là, déception ! Tout au long des dix premières pages, avant même d'avoir proféré une seule petite méchanceté, Barilier n'en finit pas de se justifier ! Ça vous défrise un brin. Pourtant vous n'êtes pas au bout de vos peines. A peine trois pages plus loin, le soi-disant pamphlétaire affirme, avec un courage suicidaire, qu'il n'en veut en fait à personne !... La suite ne vous réserve plus que la dénonciation de quelques tics du Milieu Littéraire Romand. Certaines notations ont la cruauté des descriptions entomologiques, c'est déjà ça ! Mais inutile de chercher dans ces pages la férocité joyeuse, la caricature impitoyable, les attaques personnelles injustes et l'écriture rageuse qui font habituellement le charme d'un pamphlet ; vous en serez pour vos frais ! Au fond, ce *Soyons médiocres* / ressemble à un honnête ouvrage de sociologie, avec en prime un

aignelet petit arrière-goût moralisateur qui fait assez «romand» dans le plus mauvais sens du terme.

Au moment critique où, excédé, vous refermez le livre, deux solutions s'offrent à vous : soit vous aimez vraiment la sociologie et vous lisez quelques pages de Bourdieu (sautez sans remords ce que vous ne comprenez pas), soit vous aimez les pamphlets où l'on ne recule pas devant l'attaque personnelle frontale et vous acquérez, toujours chez votre libraire favori (1) et à un prix défiant toute concurrence, même taïwanais, les très instructifs *Actes du Premier Symposium international abrégé de Chessexologie*.

A. G.



Etienne Barilier
Soyons médiocres !
Essai sur le Milieu Littéraire Romand
L'Age d'Homme, 109 p., Frs 18.-
Actes du premier Symposium international abrégé de Chessexologie,
La Distinction, 1987, 77 p., Frs 10.-
(1) Je l'avoue : je ne suis pas payé pour dire tout le bien que je pense de mon libraire favori.



Aroudj et Kheir el-Din Barberousse, *raïfs* d'Alger et Grecs islamisés rait touché quelque 300 000 personnes !.

Une histoire européenne

C'est qu'à l'époque (*grasso modo* entre 1500 et 1700), l'Islam est ressenti comme terriblement «proche». On commerce avec lui. On guerroye aussi : les Ottomans dominent l'Égypte, le Machrek, les Balkans et menacent Vienne par trois fois. Ils s'affirment en Mer

yatagan, ils ne proposent au rachat que les adultes de rapport (nobles ou religieux) et conservent la plupart du temps enfants et adolescents (mousses, jeunes paysans, pages d'armée) capturés, afin d'en faire de bons fils d'Allah. Politique habile qui visait à pomper les forces vives de l'ennemi chrétien.

Dans le cas de la *devchirmé*, qui concerne les contrées bal-

Champignac 89

Introduction

Par un représentant des grands médias de prestige

Amis de la rhétorique, du beau langage et des fortes paroles, votre librairie vous dit bonjour !



Parler ni penser ne sont rien, encore faut-il bien faire savoir qu'on parle ou qu'on pense. Un de mes vieux professeurs le disait très bien : «*Savoir ne sert à rien si l'on n'est pas fou de le dire.*» Voilà bien un conseil, convenez-en, marqué au seuil du bon sens. Pour ceux que cela intéresse, sachez que le seuil du bon sens représente un politicien radical en train de réfléchir au programme politique

reste le fondement de ce que nous sommes, ceux sans qui notre civilisation ne saurait même pas où s'asseoir, à défaut de fondement justement. J'ai nommé les *classiques*. Les classiques qui ne sont, croit-on, que de la poussière. Et il faut de l'obstination et un bon spray pour que la poussière, elle colle au chiffon. Mais cette obstination est récompensée, car sous cette poussière surgit parfois la lumière. Je vais l'allumer à l'instant sur cette œuvre qui résisterait même à des siècles de poussière : le *Memento de culture littéraire* d'André Marthaler.

Et la page 72 de cet ouvrage qu'on ne trouve plus dans les mauvaises librairies – et dans la bonne, comme votre librairie, non plus d'ailleurs – André Marthaler distingue quatre manières de présenter les idées de la façon la plus persuasive : par l'invention, par la disposition, par l'élocution, par l'action. Fastidieuse et pourtant ô

Zitronne :

1. Figures de mots : par exemple l'asyndète. «*Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée*» un ver de Corneille qui est une asyndète. Le «*Ça y est, il y est, on y est*» d'Edouard Debétaz commentant l'élection de Jean-Pascal Delamuraz est aussi une asyndète, mais nettement plus sanguine et plus vigoureuse.

2. Figures de sens : par exemple la synecdoque, qui est un cas particulier de la métonymie, est fondée sur un simple rapport de plus à moins ou de moins à plus et de ceci à la place de cela. C'est si complexe que même au ralenti vous ne verriez rien.

3. Figures de pensée : par exemple la préterition. Au lieu de formuler une chose évidente par le contexte, on s'interrompt brusquement en la laissant entendre. Très en usage dans les médias par la formule : «*Cela va sans dire, mais cela va mieux en le disant.*» Sans transition, je passe à la quatrième figure.

4. Enfin les figures de passion, qui donnent un climat affectif qui colore l'expression. Il y a encore la subjection où l'on se pose à soi-même une question dans laquelle on glisse la réponse. Exemple : «*Poser la question, c'est y répondre*» de Charles-André Udry dans chacun de ses meetings.

Bien voilà, j'espère que vous avez pris des notes. Passons maintenant aux choses sérieuses.

L'année champignacienne 1989

par le délégué aux cérémonies solennelles du Grand Jury du Grand Prix du Maire de Champignac

Mesdames et messieurs de l'assistance publique,

Mesdames et Messieurs de la presse et de la masse des médias,

Je serai bref.



On aurait pu croire jusqu'en septembre que l'année 1989 serait une petite année champignacienne. En effet, à cette date, peu de candidats avaient frappé du pied sur la table du pinacle oratoire romand. Mais, bien heureusement, le Comptoir et la proximité du Grand Prix ont réveillé les consciences aphones et les glottes endormies, et nous avons vu se multiplier les concurrents, sous des prétextes aussi futiles que des élections locales, une votation existentielle ou même la destruction d'un mur, qui de toute façon n'existaient pas selon certains. Les fleurs de rhétori-

Quelques mots encore sur le mystère des voix champignaciennes. En effet, Mesdames et Messieurs, n'est pas champignacien qui veut. Imaginez un instant l'in vraisemblable : qu'un ministre de la Justice – je prends à dessein un exemple contraire au bon sens – qu'un ministre de la justice donc proclame haut et fort qu'il ne fera pas appliquer une loi votée par le parlement et même approuvée par le peuple en votation. Impensable, scandaleux, inouï, certes, mais pas champignacien. Pourquoi ? Parce que ce qui est champignacien, c'est ce qui vous laisse bouche bée, sans réaction, abasourdi, atone et apathique, ce qui ne s'explique pas, sinon par une intervention de la Grâce, du Verbe. La preuve, c'est que le plus souvent les auteurs eux-mêmes avouent avoir produit leur œuvre dans un état second. «*C'est pas moi qui l'ai dit.*», «*les autres sont plus dignes du prix que moi.*», «*c'est le journaliste qui ne sait pas la steno.*», «*vous n'avez rien compris.*», voilà une attitude vraiment champignacienne. Une attitude de modestie.

Comment recueillir des vraies champignaceries ? Les mycologues oratoires leur

Procès-verbal du dépouillement des votes pour le Grand Prix du Maire de Champignac 1989

Candidat	Voix
Jean-François LEUBA	28
Bernard NICOD	23
Jean-Pascal DELAMURAZ	16
Christophe GALLAZ	13
Philippe PIDOUX	12
P.-A. MICHAUD & D. HAUSSER	9
Daniel JEANDUPEUX	8
Jean-François DUCHOSAL	7
Laurent REBEAUD	6
Kaspar VILLIGER	6
Jean-Jacques SCHWAAB	5
Colonel en Namibie Roger BARILLIER	5
Franz WEBER	4
Revue Militaire Suisse Doris COHEN-DUMANI	3
Jérôme DESHUSSES	2
Gérald MARGOT	2
Urs GFELLER	1
Paul-C. MARTIN	1
Organisation socialiste libertaire	1
Michael MERZ	1
Jean-Jacques CEVEY	1
Jean GRIN	1
Hubert REYMOND	1
Geneviève AUBRY	1
Bernard ANNEN	1
Anne CUNEO	1
Votes valables	85
Votes blancs	2
Votes exprimés	83

J.-F. LEUBA : Champignac d'Or 89
B. NICOD : Champignac d'Argent 89
JP DELAMURAZ : mention honorable
Ch. GALLAZ : mention espoir
Ph. PIDOUX : mention bien
Fait à Lausanne, le 9 décembre 1989



Instant émouvant : le lauréat du Champignac d'Argent 1989 seul face à sa distinction

de son parti pour les prochaines élections.

Pour parvenir à ce résultat – faire savoir ce qu'on l'on sait ou ce que l'on pense – rien de tel que la rhétorique ou encore, comme l'on dit dans nos contrées où on préfère les termes plus bas de plafond, l'art oratoire. Et pour cela, rien de tel, c'est vrai, que d'en revenir à ce qui

combien passionnante serait l'énumération ici de ces figures de style qui sont comme les guirlandes sur le sapin de Noël, ou mieux encore les feuilles de vigne sur le corps nu qu'est notre langage. André Marthaler distingue quatre types de figures rhétoriques. Attention : on se croirait au patinage artistique et c'est presque du Léon

Mention espoir...

«*La fertilité dont le Mur n'a cessé d'enrichir les arts et l'histoire européenne, c'est le fruit de son infranchissabilité. Et la fin de cette infranchissabilité révèle à quel point elle n'était qu'une fiction voulue par tous – et brusquement niée par tous. Le Mur est d'ordre narratif.*»

Christophe Gallaz in *Le Matin*, 12 novembre 1989

«*...dans sa simplicité d'apparence si naturelle, la fraternisation des deux Allemagnes nous apprend que le Mur était sans doute davantage une image, certes mortelle pour ceux qui ne comprenaient pas la signification de son message hérissé de miradors et de barbelés, que le fruit d'un réel défini par sa nécessité brutale.*»

Christophe Gallaz in *Le Matin*, 17 décembre 1989

que nous avons cueillies aux vendanges d'octobre et de novembre furent riches, comme on le dit du vrai boutefas de Payerne.

33 candidats, c'est bien. Et parmi ceux-là, quatre candidates, ce qui est une remarquable percée puisqu'elle n'était qu'une en 1988, et deux colonels, ce qui représente une valeur sûre. Les milieux sportifs ont marqué des points avec Daniel Jeandupeux, et cette année encore, la Migros s'impose dans les grandes surfaces. Sur le plan politique, les libéraux avec deux candidats, à égalité avec le Parti du Travail, talonnent les radicaux qui nous ont fourni neuf performances, dont deux du Président de la Confédération Lui-même, un concurrent de première force. On aura remarqué l'entrée en lice des anarchistes, pour la première année, avec une phrase particulièrement dénuée de toute organisation.

Une bonne année donc. Rappelons que la cuvée 1988 poursuit sa maturation et donnons-en quelques nouvelles. Si Adolf Ogi, Champignac d'Or 1988, poursuit une activité secondaire de Conseiller fédéral, c'est avec émotion que nous avons appris que le Champignac d'Argent 1988 avait déployé tous ses effets, puisque, vous le savez tous, Paul-René Martin a décidé d'abdiquer la syndacature et a même menacé de «*retourner à la poésie.*»

bons coins, qu'ils se chuchotent parfois. Mentionnons : la première chaîne de la radio romande le samedi matin à onze heures, le deuxième cahier de *24 Heures*, les billets de la *Nouvelle Revue de Lausanne* du samedi et du *Matin* du dimanche matin, les interviews des top leaders au niveau des performances dans *Construire* et les éditoriaux de la *Revue militaire suisse*. Tous ces lieux mémorables fourmillent de merveilles pour l'amateur éclairé.

Mais la récolte ne suffit pas, il faut ensuite trier : écarter impitoyablement les champignaceries hallucinogènes, qui écraseraient trop facilement les autres candidats. Par exemple, Jacques Chessex, dont nous avons des raisons de supputer qu'il recevra dans quelques mois le prix Jacques Chessex, est exclu durablement du Grand Prix du maire de Champignac. Il faut aussi détecter et évacuer les champignaceries vénéneuses, qui pourraient contaminer toute la fricassée : une seule phrase de Marcel Strebel et tout peu, exclu donc. Restent les comestibles...

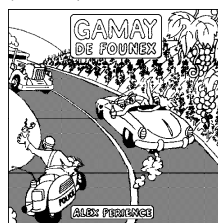
Instant poignant : la remise du très mérité Champignac d'Argent 1989



Nous allons remettre aux lauréats leurs prix, deux magnifiques statuettes que nous devons au très grand Henry Meyer, qui a su, mieux que tout autre, incarner dans le plâtre l'élan champignacien.

Mesdames et Messieurs, je passe la parole aux enveloppes qui vont nous donner les résultats du grand prix 1989.

Vive le grand prix 1990 !



VINS FINS DE LA RÉSERVE ALEX PÉRIENCE

Vente directe sur rendez-vous
C. & P. Mandry

Grand-Rue 30
1297 Founex (Vaud) 022/776 26 35

Carnotzet de dégustation à
1143 Essert-sous-Champvent 024/242 142

CITY

CHINOIS CITYTELLO News

AVENUE du LAVORAZ 36 1009 Pully
28 69 69

UN CINÉMA QUI FAIT TOUTE LA DIFFÉRENCE

Programmes de qualité et projection soignée

Pas d'attente pendant les films (sauf enfants)

Uniquement des versions originales (sauf enfants)

Prix sociaux : Étudiants abonnés-carte City-Origène | 8 places lunives & Lavanth | Saèves vs 18 heures : 7 francs